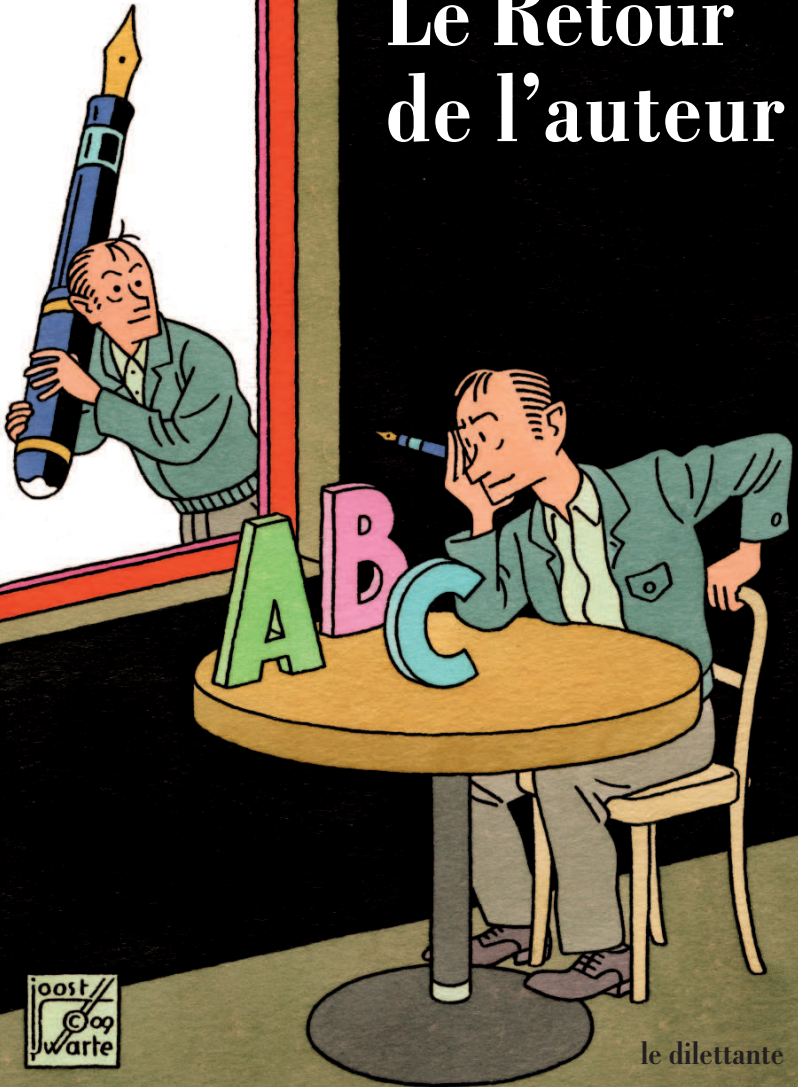


Vincent Ravalec  
Le Retour  
de l'auteur





Vincent Ravalec

*Le Retour de l'auteur*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Joost Swarte

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-314-1

*La littérature est une activité consistant à battre la mesure sur un petit tambour où sont gravés des symboles qui, assemblés, forment des successions de cantilènes phonétiquement viables.*



– Hu, hu, avais-je dit alors que le serveur apportait les desserts. Ajouter une suite à *L'Auteur*, ma foi pourquoi pas?

Après tout, la vie n'était-elle pas une succession de suites? De plus, le livre dont il était question, *L'Auteur*, se constituait d'éléments divers. Au départ Dominique Gaultier, qui représentait les éditions Le Dilettante, m'avait demandé un texte pour fêter les dix ans de son entreprise. Ce petit récit, tendrement relié, avait été distribué gratuitement aux amis de la maison. Puis quelques mois plus tard, j'avais obtenu le prix de Flore – prix comme chacun sait

moins vendeur que le Goncourt mais un poil plus tendance –, pour lequel j'avais conçu quelques paragraphes afin de remercier les membres du jury. Puis, finalement, une troisième partie avait été ajoutée, produisant un ouvrage charmant, intitulé donc *L'Auteur*. J'y retraçais mon entrée fracassante dans le milieu littéraire. Une quinzaine d'années s'étaient écoulées. De la joyeuse bande de pochetrans fondatrice du Dilettante, il ne restait plus que Dominique, le patron. Lui comme moi avions moins de cheveux. Sa librairie avait quitté la Butte-aux-Cailles, puis le Champ-de-l'Alouette pour la rue Racine. Ses éditions avaient rencontré le succès en publiant Anna Gavalda. Quant à moi, le sort m'avait comblé. Mon itinéraire d'écrivain, lorsque je le regardais depuis mes yeux naïfs de lecteur de jadis, pour qui écrire était une chose si lointaine et si inaccessible, avait emprunté celui d'un conte de fées. J'avais écrit tellement de livres que j'avais parfois du mal à tous me les remémorer. Alors



une suite à *L'Auteur*, ma foi, oui, pourquoi pas?

Dans mes souvenirs, l'intro démarrait par quelque chose comme :

*Écrire était une chose merveilleuse, un moment magique et une grâce tombée du ciel... oui, cela devait être à peu près cela. De retour chez moi, je m'étais replongé dans cet épique témoignage. À bien y regarder, c'était comme un voyage dans le temps...*



# L'auteur

*Les personnes capables d'utiliser merveilleusement ces petits tambours sont appelées des écrivains.*



Écrire était une chose merveilleuse, un moment magique, une grâce tombée du ciel. Nous étions tous d'accord là-dessus. « Et en plus, avait précisé un des éditeurs, avec les gonzesses, c'est radical, tu n'imagines pas la cote qu'ont les écrivains. »

– Ah ? j'avais dit. Vraiment ?

Jusqu'à présent tout s'était déroulé impeccablement. Après moult essais infructueux, j'étais enfin parvenu, miracle des miracles, à bâtir quelques nouvelles, qui avaient trouvé un accueil complaisant. Et maintenant on me parlait de gonzesses. De gonzesses, et de cote d'enfer.

– Tu veux dire... même pas besoin de les inviter au restaurant ?

Il avait hoché la tête : « Comme je te le dis, l'aura littéraire a quelque chose d'aphrodisiaque, c'est connu. »

Manifestement, le conte de fées prenait tournure. Un matin j'étais passé à Antenne 2 récupérer du papier à en-tête. Antenne 2, avenue Montaigne, et j'avais envoyé mes écrits à différents éditeurs, nantis d'un mot griffonné et d'une signature illisible : « Ma petite cocotte, voici des textes d'un jeune talent prometteur, dépêche-toi, je crois que Grasset est sur le coup. » Trois destinataires avaient été retenus : Jérôme Lindon, aux éditions de Minuit ; Pierre Assouline, chez Balland ; et Françoise Verny, chez Flammarion. Allons à la pêche et attendons, chaque grande enveloppe, frappée du logo fatal de la Télévision, déposée par mes soins, bonjour, je suis le coursier, un pli urgent pour Mme Berny, après tout pas de raison qu'ils soient moins couillons dans l'édition qu'ailleurs.

Il n'empêche, lorsque, de retour chez moi, j'ai vu un message sur mon répondeur, avec la grosse voix, keuf, keuf, de la célèbre directrice littéraire des éditions Flammarion, j'ai failli avoir une attaque. « Ici Françoise Verny, pouvez-vous me rappeler rapidement? merci. »

Évidemment, j'avais rappelé : « Madame Terny, oui, vous m'avez laissé un message, c'est à quel sujet? Ah, éditer mes petits trucs, oh, je ne sais pas trop, vous me prenez de court, mais oui, nous pouvons prendre un rendez-vous, pourquoi pas? »

Et envoyez donc un chauffeur.

Je dois avouer que, les jours suivants, ce début de succès m'était un tantinet monté à la tête. Excusez-moi les amis, mais vous parlez maintenant à un écrivain, et si cela ne vous ennuie pas trop, j'aimerais autant que l'on me vouvoie. J'allais valoir de l'or, c'était évident, ma signature reconnue mondialement s'arracherait dans les meilleures librairies de la planète et mon nom serait sanctifié au plus haut des cieus littéraires.

– Si vous voulez un autographe il est encore temps de le demander, après les prix vont flamber, ne laissez pas passer votre chance.

La nuit précédant la rencontre j'avais fait des rêves épouvantables. Françoise Verny m'enfonçait des aiguilles partout dans le corps et une sorte de comité autour d'une table contemplait la scène en soupirant, ce n'est pas très bon tout ça, même pas bon du tout, mes petites nouvelles chiffonnées se consumaient dans un immense cendrier.

En fait l'entretien s'était passé normalement, ni aiguilles ni comité, mais pas de chèque non plus, le gros serait pour plus tard, Françoise Verny voulait un roman, les nouvelles vous comprenez mon cher... ce qui fait que quelques mois plus tard j'avais retenté ma chance au Dilettante. J'étais tombé par hasard sur une de leurs couvertures, illustrée par Slocombe, un ancien de *Métal hurlant*, ils devaient donc éditer des trucs rock, et là, bingo, second coup de chance, ils m'avaient rappelé et c'était bon,



contrat et chèque, pas énorme certes, mais chèque quand même. Allô les gars, vous avez eu tort de douter, l'Écrivain est de retour.

C'est de cette façon que j'avais été publié. Grâce à un subterfuge et à mes lectures de *Métal Hurlant*, quand j'étais ado.

Un petit livre, avec des anges sur la couverture, « un peu une couverture de pédé » avait dit un copain à moi, mais le principal était là, bien présent, achevé d'imprimer le 13 janvier 1992, et le pire c'est qu'on le trouvait à la Fnac, et au Virgin, et même dans d'autres librairies. Mon Dieu, un livre, un vrai, et c'était moi qui l'avais écrit.

– Tu veux dire avec ton nom marqué et des vraies histoires?

– C'est quel genre, un témoignage ou ton journal intime? Tu racontes quoi, tes pensées profondes?

Du jour au lendemain, sans être la gloire, mon statut avait changé, j'étais devenu auteur.

Et croyez-moi, certaines fois, ça valait son pesant de cacahuètes.

Il y avait eu le concours littéraire de l'Assistance publique, dix écrivains sélectionnés, à l'hôpital Bichat, devant un parterre de malades, certains traînant leur perfusion, les trois quarts en pyjama, tous posant des questions. L'écrivain à côté de moi prenait des notes à toute vitesse, au début je me demandais ce qu'il fabriquait, en fait il préparait ses réponses, exemple la petite dame au fond avec la jambe dans le plâtre voulait savoir pourquoi on écrivait, il notait « écrire », « pourquoi », « le désir », « l'env. de comm. », « le g. de rac. des hist. ». La journaliste qui animait le débat disait : « Oui, bonne question, qui veut répondre ? » Il levait alors la main : « Je pense d'abord qu'il faut parler du désir, de l'envie de communiquer qu'on éprouve, de la relation presque charnelle que l'on va établir avec vous, avec le public, avec les lecteurs ! » Sacré farceur ; après, alors que la petite dame avec la jambe dans le plâtre l'attendait dans le hall pour une dédicace, il était resté scotché dans la

pièce où l'on servait le champagne et les petits fours à discuter avec le dirlo de l'hôpital et un chirurgien-chef, la relation charnelle, le goût de raconter des histoires, vous me remettez une coupe, s'il vous plaît ?

Ensuite il y avait eu le match de foot, Écrivains-Journalistes, Poivre d'Arvor et le terrain olympique, où j'avais été convié tout simplement parce qu'une de mes copines travaillait sur la chaîne où officiait le célèbre présentateur. Là, c'est vrai, autant l'admettre, j'étais pistonné. Mais niveau sport, c'est bon ? s'était inquiété mon contact, tu es en bonne forme ? Bien sûr, j'avais dit, qu'est-ce que tu crois ? évidemment que j'assume ! alors que j'avais toujours été dispensé de gym, et le foot je n'en connaissais même pas les règles, ce n'était pas du tout mon rayon. Sans compter que je m'étais pété le petit doigt de pied sur un rocher à Aquaboulevard, et je ne sais pas si vous vous êtes déjà pété un doigt de pied, en plus sur un rocher, mais ça fait hypermal.

Seulement, handicap ou pas, j'avais beau faire le faux, moi, tu sais, les mondanités, même avec mon malheureux doigt de pied bandé, il était hors de question que je loupe l'événement. Un match de foot avec Poivre d'Arvor ne se refusait pas.

Le premier collègue sur qui je suis tombé dans les vestiaires était, devinez qui, je vous le donne en mille, mon compère de l'Assistance publique, champagne et prise de notes, en grande discussion avec d'autres confrères, écrivains-écrivains, qui passaient à la télé, des tops, en train d'enfiler leur short et leur maillot, à croire que tous jouaient au foot comme des pros, le Goncourt et le Parc des Princes dans la même foulée. Sans vouloir me mésestimer, il apparaissait clairement que j'étais vraiment le dernier des toquards.

– T'es au courant que Le Seuil va très mal?

– Oui, a renchéri un autre, lui avait carrément des genouillères, c'est une catastrophe, il paraît que Truc Machin dégage.